

Prédication — Jean 15, 1 à 12

Culte de rentrée — Temple de Chartres — 13 septembre 2026

Introduction

Frères et sœurs, chers amis,

Nous voici déjà au mois de septembre.

Septembre, c'est le mois de la rentrée : pour nos enfants et pour ceux d'entre nous qui exerçons ce beau métier d'enseignant.

C'est aussi la rentrée pour notre paroisse. Une nouvelle année s'ouvre pour notre Eglise avec plein de défis passionnants à relever car nous sommes entrés en période de vacance pastorale.

C'est toujours un moment un peu angoissant (on va devoir se débrouiller tout seul) mais aussi un moment très riche car c'est une période pendant laquelle toute la communauté protestante se mobilise pour notre Eglise, un moment où le sacerdoce universel prend toute sa valeur, où chacun peut s'engager pour notre communauté et pour le Christ.

Le mois de septembre, c'est aussi le mois des vendanges, le mois du raisin ! Alors pourquoi ne pas commencer cette année pastorale avec un texte de l'Evangile sur la vigne ?

C'est le choix que j'ai fait en vous proposant cette lecture de l'Evangile de Jean.

D'abord, quelques éléments de contexte.

J'avoue avoir développé un intérêt particulier pour cet évangile, qui est celui d'un témoin direct du ministère de Jésus (contrairement aux Evangiles synoptiques) et de quelqu'un qui avait une proximité spirituelle très forte avec Jésus (le disciple que Jésus aimait).

Ce texte de l'Evangile de Jean se situe à un moment fondamental de l'Evangile.

Nous sommes le soir du dernier repas de Jésus avec ses disciples, juste avant son arrestation.

Judas vient de sortir dans la nuit et Jésus se retrouve seul avec les Onze qui lui restent fidèles.

Il sait que son heure est venue ; il sait qu'il va bientôt les quitter, physiquement.

Alors il leur parle comme on parle à ceux qu'on aime avant de partir : il leur laisse un testament, des dernières paroles pour tenir après son départ.

L'image qu'il choisit – celle de la vigne – est bien connue des apôtres.

C'est en effet l'une des images les plus familières de toute la tradition biblique d'Israël.

Dans l'Ancien Testament, la vigne ou le vignoble désigne très souvent le peuple d'Israël lui-même, planté et cultivé par Dieu — on la retrouve notamment dans le célèbre « chant de la vigne » d'Ésaïe 5, dans le Psaume 80 (« tu as arraché une vigne d'Égypte... »), ou encore chez Jérémie, Ézéchiël et Osée, souvent sur un mode de reproche : la vigne que Dieu a plantée avec soin n'a pas donné le fruit attendu.

Cette image était d'autant plus vivante pour les Apôtres que la vigne ornait littéralement le Temple de Jérusalem : une immense vigne d'or décorait alors la façade du sanctuaire, symbole national bien connu de tous.

En se présentant comme « le vrai cep », Jésus ne parle donc pas dans le vide : il reprend une image nationale et religieuse profondément enracinée, pour se substituer lui-même à cette vigne d'Israël qui, jusque-là, n'avait pas tenu sa promesse de fécondité.

Un mot sur la structure du texte

Ce passage se déploie en deux mouvements assez nets. Dans un premier temps (versets 1 à 8), Jésus développe l'image du cep et des sarments autour d'un mot qui revient sans cesse : *demeurer*.

Puis, dans un second temps (versets 9 à 12), ce mot se précise et se remplit d'un contenu bien concret : demeurer, c'est demeurer dans l'amour, jusqu'au

commandement final et suprême : « *Aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés.* »

C'est cette double respiration du texte que je vous propose de suivre ce matin : d'abord entrer dans le sens profond de ce mot « *demeurer* », puis regarder ensemble ce que ce « *demeurer* » produit comme fruit — pour nous, et pour notre paroisse.

I. Demeurer : le cœur du texte

Une lecture un peu hâtive du texte peut nous tromper sur le sens profond de celui-ci.

On peut penser que Jésus nous enjoint à produire du fruit, avec même un petit côté inquiétant : « *vous avez intérêt à produire du fruit, sinon ça va barder pour vous : mon père qui est le vigneron va vous jeter dans le feu* ».

Mais il y a ici un détail que l'on peut facilement manquer : dans tout ce texte, Jésus ne dit jamais « *produisez du fruit* », comme s'il s'agissait d'un ordre à exécuter, d'un effort à fournir.

Le fruit, lui, n'est jamais commandé — il est simplement constaté comme la conséquence naturelle de la demeure : « *Celui qui demeure en moi, et en qui je demeure, porte beaucoup de fruit.* »

Le seul commandement qu'il donne, répété deux fois, c'est : « *Demeurez en moi* ».

Le verbe grec *menein* revient une dizaine de fois dans ces douze versets seuls, et c'est l'un des mots les plus caractéristiques de tout l'Évangile de Jean (on le trouve près de quarante fois dans le Quatrième Évangile, et il structure aussi une bonne partie de la première épître de Jean).

Cette répétition insistante n'est pas un hasard stylistique : Jean martèle ce mot comme un refrain, presque une note tenue. Il ne change d'ailleurs pas le mot par des synonymes, il conserve le même verbe : *demeurer*.

Que signifie « *Demeurer en Jésus* » ?

On peut le définir positivement (ce que c'est) mais aussi négativement (ce que ça n'est pas).

Premier contresens à éviter : croire que « demeurer » désigne un acte ponctuel, une décision prise une fois pour toutes.

Le verbe est employé en grec de façon durative, continue — ce n'est pas « restez un instant » mais « tenez bon dans la durée ». Ailleurs chez Jean, cela apparaît très clairement : « *Si vous demeurez dans ma parole, vous êtes vraiment mes disciples* » (8, 31).

« Demeurer », ce n'est donc pas un instant de foi, c'est une fidélité qui dure.

Deuxième contresens : entendre « demeurer » comme une passivité, une immobilité, presque un renoncement à agir.

C'est l'inverse. Dans le prolongement de l'image du cep, « demeurer » désigne une vie intensément reçue et intensément vécue — pensez à la sève qui circule sans cesse.

Ailleurs, le mot est même associé à une communion presque nourricière : « *Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi en lui* » (6, 56). Ce n'est pas l'inertie, c'est une communion vitale, aussi active qu'une nutrition.

En résumé, si je devais donner une seule définition de « demeurer » chez Jean : c'est une communion personnelle, durable et concrètement vécue avec le Christ — pas un instant de foi, pas une passivité, pas une appartenance abstraite, mais une fidélité nourrie qui tient dans la durée parce qu'elle est d'abord portée par la fidélité du Christ lui-même envers nous.

Et c'est une communion réciproque.

Ce lien, en effet, n'est pas à sens unique.

Jésus ne dit pas seulement « demeurez en moi » — il ajoute : « et moi en vous ».

C'est une demeure réciproque, mutuelle.

Le Christ ne se contente pas de nous demander un effort d'attachement ; il s'engage lui-même à demeurer en nous.

Il y a d'ailleurs un écho magnifique avec ce que Jésus disait un peu plus tôt, au chapitre précédent : « *Dans la maison de mon Père, il y a plusieurs demeures... je vais vous préparer une place.* »

C'est le même mot, dans l'original grec, qui revient : la demeure que Jésus prépare pour nous auprès du Père, et la demeure qu'il nous offre déjà, maintenant, en lui.

Nous n'attendons pas seulement une demeure future : nous sommes déjà, aujourd'hui, invités à habiter en Christ, et lui en nous.

Un point, plus fin, vaut la peine d'être noté : dans « demeurez en moi, et moi en vous » (15, 4), seul le premier verbe est un impératif.

Jésus commande aux disciples de demeurer ; il ne se commande pas à lui-même de demeurer en eux — cela lui est acquis, c'est une promesse, pas un effort de sa part.

Cette dissymétrie grammaticale porte toute la théologie du texte : l'exigence de persévérance porte sur nous, mais la fidélité du Christ envers nous n'est pas conditionnée à notre performance — elle est donnée d'avance.

Et, là en tant que protestants, ça doit nous évoquer quelque chose...

C'est nous qui sommes appelés à tenir, pas le Christ qu'il faudrait convaincre de rester.

Un lien qui ne dépend pas d'un intermédiaire

Et voici, je crois, ce que ce texte a de particulièrement important à nous dire cette année.

Rappelons-nous le contexte : Jésus prononce ces paroles précisément parce qu'il annonce son absence physique prochaine.

Toute la question qui se pose à ses disciples, ce soir-là, c'est : comment vivre notre lien avec lui quand il ne sera plus là, au milieu de nous, dans sa présence physique ?

Et la réponse de Jésus est claire : ce lien ne dépend pas d'une présence physique intermédiaire.

Il dépend de la parole gardée, de l'amour vécu entre nous, de la fidélité de chacun et de tous ensemble à demeurer attachés à lui.

Pour notre paroisse, qui entre cette année dans une période sans pasteur résident, c'est une parole précieuse : notre fécondité ne dépend pas de la présence d'un pasteur au milieu de nous.

Elle dépend de notre lien, direct, vécu ensemble, avec le Christ lui-même — nourri par sa parole, par la prière, par l'amour que nous nous portons les uns aux autres.

Ce lien-là, personne ne peut nous l'enlever, et personne n'a besoin d'être présent physiquement pour le garantir.

II. Le fruit de la vigne

Venons-en maintenant au fruit.

Comme je l'ai indiqué plus haut, Jésus ne nous donne pas injonction de produire du fruit.

Le fruit vient naturellement, comme une conséquence normale de ce lien réciproque avec Jésus : « *Celui qui demeure en moi et en qui je demeure porte beaucoup de fruit* ».

Sur ce texte, catholiques et protestants n'ont pas la même interprétation.

Pendant longtemps, l'Eglise Catholique Romaine a enseigné que le salut est un don de Dieu, mais que l'humain doit y participer activement par des actes de foi et de charité.

Selon la théologie de Thomas d'Aquin, les bonnes œuvres faites avec la grâce de Dieu ont une vraie valeur et permettent de « mériter » le salut.

Cette vision a pu conduire à des excès, comme le piétisme ou la pratique des indulgences par exemple.

C'est l'une des nombreuses critiques que Luther a porté contre l'Eglise au début du 16^{ème} siècle : en 1517, il affirme qu'on est sauvé *par la foi seule* et par la grâce seule, sans aucun mérite personnel.

L'Eglise a d'ailleurs un peu corrigé le tir et admis la justesse de cette critique lors du Concile de Trente en 1547 dans lequel elle admet que le salut vient de la Grâce,

acceptée par la foi, mais réaffirme l'importance de rester actif pour mériter le salut.

Alors, sommes-nous sauvés par la grâce seule ou par la grâce ET les œuvres ?

En bon protestants, nous dirons que le salut et la justification devant Dieu s'obtiennent uniquement par la foi en Jésus-Christ, et non par les œuvres humaines (*sola fide*).

Mais il faut aussi entendre la critique des catholiques qui disent : on reconnaît un arbre à ses fruits. Que penser d'un sarment qui ne produit pas de fruit ? Est-il bien attaché au cep ?

Comment alors interpréter ce verset qui peut inquiéter, et sur lequel il faut s'arrêter un instant : « *Si quelqu'un ne demeure pas en moi, il est jeté dehors comme le sarment, et il sèche ; puis on ramasse les sarments, on les jette au feu, et ils brûlent.* »

On pourrait entendre là une menace de jugement, une image de l'enfer.

Mais restons proches de l'image agricole : dans une vigne, quand un sarment se détache du cep, il se dessèche naturellement — ce n'est pas une punition extérieure, c'est simplement ce qui arrive à une branche coupée de sa source de vie.

Et le vigneron ramasse ces bois secs et les brûle, tout simplement parce que c'est ce qu'on fait, très concrètement, des sarments morts dans une vigne : on ne les laisse pas traîner, on les élimine.

Ce n'est pas d'abord une image de damnation, c'est une image de bon sens agricole, qui souligne par contraste combien il est vital de rester attaché au cep.

Je préfère que nous retenions de ce verset non pas la peur du feu, mais la force de l'invitation positive qui l'entoure : rester attaché, c'est vivre et porter du fruit ; s'en couper, c'est se dessécher tout seul.

Il faut le dire clairement ici, pour ne pas se méprendre sur le sens de ce fruit : ce fruit ne nous sauve pas. Ce n'est pas parce que nous produirons de l'amour que Dieu nous accueillera.

C'est un principe fondamental de la Réforme, que notre texte lui-même confirme : le salut ne vient pas de nos actions, mais de la grâce de Dieu, reçue par la seule foi en Jésus-Christ.

Le fruit n'est donc jamais la condition ni le prix de notre salut — il en est la conséquence, le débordement naturel, exactement comme la sève produit le raisin sans que le sarment ait besoin de le mériter.

Et c'est une bonne nouvelle qui nous libère d'un poids que nous portons parfois sans le savoir : celui de devoir nous sauver nous-mêmes, par nos propres forces, par nos mérites accumulés.

Le salut nous est donné une fois pour toutes, gratuitement.

C'est précisément cette liberté-là qui nous rend disponibles pour aimer et servir — non par peur, non par calcul, mais par simple gratitude : parce que nous avons déjà tout reçu, nous pouvons à notre tour nous tourner vers notre prochain, et vers notre paroisse, pour donner librement ce qui nous a été donné librement.

Une dernière question, et non des moindres : de quoi est fait ce fruit ?

Un détail : dans le texte grec, c'est toujours *le* fruit, au singulier — jamais « des fruits », comme une liste de bonnes actions qu'on additionnerait.

C'est une réalité une, cohérente, qui se développe comme un tout depuis une seule source de vie.

Et quand on cherche à savoir de quoi ce fruit est fait concrètement, on peut se tourner vers un autre texte du Nouveau Testament qui en donne la texture : dans la lettre aux Galates (5:22), Paul parle du « fruit de l'Esprit » — et il l'écrit lui aussi au singulier — **amour, joie, paix, patience, bonté, bénignité, fidélité, douceur, maîtrise de soi.**

« Mais le fruit de l'Esprit, c'est l'amour, la joie, la paix, la patience, la bonté, la bénignité, la fidélité, la douceur, la tempérance »;

Remarquez que l'amour vient en tête de cette liste, exactement comme dans notre texte de Jean, où tout converge vers l'amour : « *Demeurez dans mon amour... aimez-vous les uns les autres.* »

Ce n'est pas un hasard : que ce soit chez Jean ou chez Paul, la vie qui vient d'ailleurs — du cep, ou de l'Esprit — produit toujours, en premier lieu, de l'amour.

Et ce fruit, quand il vient, il vient pour nous — et il vient aussi au-delà de nous.

La vigne, dans ce texte, c'est d'abord l'image de notre foi personnelle, de notre lien à Christ, chacun pour soi.

Mais on peut l'élargir : c'est aussi l'image de l'Église universelle, ce grand corps de sarments répandus à travers le monde et les siècles, tous greffés sur le même cep.

Et c'est aussi, tout simplement, l'image de notre paroisse, ici, à Chartres.

Si nous demeurons en Christ, comme il demeure en nous, le fruit ne sera pas seulement un bienfait personnel, discret, intérieur.

Il se verra dans notre vie de communauté : dans l'entraide que nous nous porterons cette année, dans la manière dont nous continuerons, ensemble, à nous rassembler, à étudier la parole, à prier les uns pour les autres, à accueillir ceux qui viendront.

Une paroisse qui demeure ainsi attachée au Christ n'a pas besoin d'un pasteur pour porter du fruit — elle le porte parce qu'elle reste vivante, greffée, nourrie.

Conclusion

Alors, en ouvrant cette année qui s'annonce particulière pour notre paroisse, je nous propose de retenir une seule chose de ce texte, toute simple et toute exigeante à la fois : demeurons. Demeurons dans le Christ, comme il demeure en nous. Demeurons ensemble, dans sa parole, dans la prière, dans l'amour que nous nous portons. Nous n'avons pas besoin d'un pasteur au milieu de nous pour que cela porte du fruit — nous avons besoin, simplement, de rester attachés au vrai cep. Et le fruit, alors, viendra — pour chacun de nous, et pour toute notre communauté.

Amen

